



**HAL**  
open science

## Rétrospection et prospection, de Mallarmé à Heidegger

Laurent Mattiussi

► **To cite this version:**

Laurent Mattiussi. Rétrospection et prospection, de Mallarmé à Heidegger. William Marx. Les arrières-gardes au XXe siècle. L'autre face de la modernité esthétique, Presses universitaires de France, pp.37-49, 2004, collection "Quadrige" en 2008, 10.3917/puf.marx.2008.01.0037 . hal-00946869

**HAL Id: hal-00946869**

**<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00946869v1>**

Submitted on 14 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les arrièrè-gardè au XX<sup>e</sup> siècle. L'autrè face de la modernité esthétique  
Laurent Mattiussi  
Université Jean-Moulin Lyon 3  
Faculté des lettres et civilisations  
laurent.mattiussi@univ-lyon3.fr

## Rétrospection et prospection, de Mallarmé à Heidegger

Laurent Mattiussi  
Université Jean Moulin — Lyon 3

Se rassembler en une arrièrè-gardè ou bien se constituer en avant-gardè, ce sont là deux démarches en apparence radicalement antagonistes. Elles impliquent de toute évidence une opposition dans la façon de concevoir le cours de l'histoire, puisque est en jeu le choix de situer soit dans le passé soit dans l'avenir le modèle idéal, l'hypothétique perfection, auxquels on est censé se référer de manière plus ou moins implicite. Les arrièrè-gardè se posent en témoins d'une gloire déclinante, qu'elles voudraient ressusciter ou dont elles tentent de préserver les derniers restes, les avant-gardè offrent les prémisses d'une apothéose, les signes avant-coureurs d'un avenir radieux qu'elles travaillent dès maintenant à produire. Si l'on voulait invoquer une analogie religieuse, on dirait que l'emporte d'un côté la nostalgie des origines, de l'autre la fascination de l'eschatologie.

Les deux démarches, rétrograde et progressiste, n'en peuvent pas moins procéder à certains égards d'une racine commune : l'aspiration à surmonter un présent jugé insatisfaisant, la tendance à le mettre entre parenthèses, à l'escamoter, soit en regardant vers le passé, soit en se projetant vers l'avenir. Nietzsche va jusqu'à considérer comme un trait constitutif de la philosophie l'art d'ignorer ce qui est actuel : « le fait de ne pas prendre en considération le moment et l'instant présents appartient à l'essence du grand tempérament philosophique »<sup>1</sup>. Ailleurs, cette exclamation en dit long sur l'image que le penseur du nihilisme européen se fait de son époque : « Comment *pourrions-nous* être chez nous dans pareil aujourd'hui ! »<sup>2</sup>Le philosophe

---

<sup>1</sup> Friedrich Nietzsche, *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs*, § 8, trad. M. Haar et M. B. de Launay, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, p. 39.

<sup>2</sup> Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, § 377, trad. P. Klossowski, Paris, Gallimard, « Folio », 1992, p. 285 (c'est Nietzsche qui souligne).

allemand fustige « ce tourbillon agité et barbare qu'on appelle le "présent" »<sup>3</sup>, par contraste sans aucun doute avec le splendide souvenir de la civilisation hellénique.

Une telle dévalorisation de la période contemporaine, celle où l'on se trouve jeté bien malgré soi, conduit dès lors à chercher ou à imaginer dans le passé ou dans l'avenir la norme de l'œuvre à produire ou de la conduite à tenir, qu'un trop médiocre maintenant est estimé incapable de fournir, soit parce que l'ère de tous les accomplissements supposés est révolue, soit parce qu'elle n'est pas encore advenue. Ainsi la dépréciation du présent entraîne-t-elle la glorification concomitante du passé et de l'avenir. Lorsque Mallarmé évoque le spectacle poétique dont il rêve, il déplore que, pour le donner à un public qui en soit digne, « ce n'est plus ou pas encore l'heure extraordinaire »<sup>4</sup>. Le moment présent ne peut être que celui, tristement banal, d'un art sans poésie et sans grandeur.

Ce rapport nouveau au temps, caractérisé par la sensation d'une dissonance tragique entre l'homme et l'époque à laquelle il ne peut éviter d'appartenir, s'exprime peut-être pour la première fois dans l'exclamation de Hamlet, le mélancolique, juste après l'apparition du spectre. « Le temps est hors des gonds [*The time is out of joint*] »<sup>5</sup>, littéralement : démis, disjoint, déboîté. La perspective est ici déjà presque romantique. Le présent ne s'inscrit plus dans la continuité d'un passé annonçant l'avenir, dans le déroulement continu d'une durée sans faille, où ce qui sera est appelé à prolonger sans heurts ce qui fut. Le présent est désormais perçu comme le moment d'un suspens, d'un vertige, où tout semble s'effondrer, où la totalité de l'être, soudain, fait douloureusement défaut.

Nietzsche retrouve une image analogue lorsqu'il affirme dans son premier livre : « nous [...] sommes sur la ligne de partage entre deux formes d'existence »<sup>6</sup>, l'une, actuelle, fondée sur le modèle théorique et critique de la science, issue du rationalisme socratique, l'autre, à la fois passée et à venir, fondée sur le modèle dionysiaque et tragique de l'art véritable. Dans la même perspective, Jean-Pierre Richard évoque à propos de Balzac « le décalage toujours béant d'un trop tôt ou d'un trop tard ». Le présent est ainsi le moment d'une dislocation qui creuse un intervalle vide, sans substance, ainsi que le suggère aussi cette déploration de Mallarmé : « il n'est pas de Présent, non — un présent n'existe pas.. Faute que se déclare la Foule, faute — de

---

<sup>3</sup> Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, § 15, trad. P. Lacoue-Labarthe, Paris, Gallimard, « Folio », 1992, p. 95.

<sup>4</sup> Stéphane Mallarmé, *Hamlet inlgitur, Divagations, Un coup de dés* (désormais désigné par : *Divagations*), éd. Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, « Poésie », 1997, p. 186.

<sup>5</sup> William Shakespeare, *Hamlet*, 1. 5, v. 196, éd. G. R. Hibbard, Oxford/New York, Oxford University Press, 1987, p. 196 ; trad. Y. Bonnefoy, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, p. 68.

<sup>6</sup> Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, § 19, *op. cit.*, p. 117.

tout »<sup>7</sup>. L'indigence de cette époque contemporaine où tout manque, à commencer par un public sensible à l'art véritable, est telle qu'elle confine au pur néant.

L'aspiration à un présent introuvable se double d'un étrange paradoxe. Elle suscite une fascination simultanée pour le passé et pour l'avenir, elle justifie un double regard à la Janus, une intrication de l'avant et de l'arrière au point toujours fuyant d'un présent désespérant, de sorte que le souci de l'arrière-garde rencontre celui de l'avant-garde dans le moment actuel, qui est catégoriquement refusé mais qui est pourtant aussi, et nécessairement, celui de l'action historique. L'instant présent paraît inintéressant par sa vacuité ; en même temps, il est la référence obligée de la situation humaine dans le monde, la seule station à partir de laquelle soit possible, et inévitable, un retour en arrière ou une marche en avant. Le présent est ainsi à la fois un point d'ancrage obligatoire et une position où il est impossible de se tenir. Une formule de Heidegger suggère bien ce double aspect contradictoire du moment présent : « ce que l'art et l'œuvre d'art peuvent et doivent être [...] : un saut originel [*Ursprung*] et alors un sursaut [*Vorsprung*] »<sup>8</sup>. Pour sauter d'abord en arrière, dans le passé, puis en avant, vers l'avenir, il faut se tenir solidement fixé sur le moment actuel mais le double saut lui-même annule aussitôt cet arrêt forcé. Le mouvement du saut épargne d'avoir à s'immobiliser sur ce qui est à fuir.

Une métaphore de Mallarmé exprime de façon plus négative encore la double notion de passage et d'esquive, contenue dans l'image du saut : « on traverse un tunnel — l'époque — »<sup>9</sup>. Ailleurs, Mallarmé évoque « la façon d'interrègne pour l'Art [...] où s'attarde notre époque »<sup>10</sup>. Les deux formules suggèrent à leur façon que le présent dure trop longtemps. Si l'on suit jusqu'au bout leur logique, on peut se demander si au fond ce présent inconsistant n'est pas indéfiniment extensible et si le drame de tout postromantique n'est pas de surgir inéluctablement dans un présent impossible. L'image de l'interrègne, intervalle vacant entre deux époques où ont lieu les événements qui comptent, ramène à la fatalité intemporelle de l'inaccomplissement, de sorte qu'en définitive, quelle que soit l'époque à laquelle l'artiste vient au monde, il n'y rencontre jamais le présent qu'il souhaiterait. Il est ainsi voué à se ranger sous la bannière d'une arrière-garde, d'une avant-garde ou, comme Mallarmé, Nietzsche et Heidegger, d'une pensée qui articule la prospection sur une rétrospection, qui fonde

---

<sup>7</sup> Stéphane Mallarmé, *L'Action restreinte* in *Divagations*, p. 257.

<sup>8</sup> Martin Heidegger, *De l'origine de l'œuvre d'art*, première version inédite (1935), trad. E. Martineau, Paris, Authentica, 1987, cité par Philippe Lacoue-Labarthe in *Musica ficta (figures de Wagner)*, Paris, Christian Bourgois, 1991, p. 184.

<sup>9</sup> Stéphane Mallarmé, *L'Action restreinte* in *Divagations*, p. 257 (c'est Mallarmé qui souligne).

<sup>10</sup> Stéphane Mallarmé, *Le Genre ou des modernes* in *Divagations*, p. 206. Voir aussi la lettre à Verlaine du 16 novembre 1885, dite « Autobiographie », *ibid.*, p. 375 : « je considère l'époque contemporaine comme un interrègne pour le poète ».

toute avancée prévisible sur un recul préalable, pour laquelle il n'est de progrès qui ne ressaisisse quelque chose de plus originel que le présent.

Nietzsche et Mallarmé sont étonnamment proches dans les formulations mêmes auxquelles ils recourent pour caractériser leur époque. Mallarmé évoque « cette vaine, perplexe, nous échappant, modernité »<sup>11</sup>, Nietzsche « cette période transitoire, fragile et brisée »<sup>12</sup>, dans une formule qui sonne comme un écho au déboîtement shakespearien du temps. Le récit sous la forme duquel se présente la série de conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* évoque une petite commémoration privée entre étudiants. « Ce devait être une festivité silencieuse, toute souvenir, toute avenir — et le présent au milieu comme de simples points de suspension »<sup>13</sup>. Telle apparaît ici dans sa simplicité le schème de la rétrospection, prospection, qui escamote l'élément central du présent. Or le présent est éminemment mobile : il ne cesse de se déplacer sur la ligne du temps. C'est dire, encore une fois, que chaque époque est vouée par le télescopage de l'arrière et de l'avant-garde à l'évanescence des points de suspension.

On aboutit de la sorte à un complexe idéologique paradoxal dans lequel, l'essentiel étant de discréditer le présent, il devient à peu près indifférent de savoir si l'on s'en remettra pour ce faire à ce qui a précédé ou à ce qui est censé suivre. Mallarmé est tellement habité par cette impulsion quasi instinctive qu'on en trouve des traces jusque dans sa poésie, ainsi dans un poème à Méry Laurent, dont le sourire évoque une

[...] rose avec son bel été qui plonge  
Dans autrefois et puis dans le futur aussi.<sup>14</sup>

Plus significatif encore est le geste métaphorique de Villiers, qui « agitait aussi des drapeaux de victoire très anciens, ou futurs »<sup>15</sup>. La succession temporelle marquée dans le poème par « et puis » laisse place ici à la stricte interchangeabilité du passé et de l'avenir.

Le geste le plus subtil consiste ainsi à tenter l'escamotage du présent par un double mouvement contradictoire de rétrospection et de prospection, auquel la réalité contemporaine sert de tremplin mais dans lequel elle se dissout nécessairement, puisqu'il s'agit d'aller puiser dans le passé des éléments pour construire l'avenir,

---

<sup>11</sup> Stéphane Mallarmé, *Magie*, in *Divagations*, p. 302.

<sup>12</sup> Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, § 377, *op. cit.*, p. 285.

<sup>13</sup> Friedrich Nietzsche, *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, trad. J.-L. Backès in *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>14</sup> Stéphane Mallarmé, « Ô si chère de loin... » (v. 7-8) in *Poésies*, éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, « Poésie », 1992, p. 159.

<sup>15</sup> Stéphane Mallarmé, *Villiers de L'Isle-Adam* in *Divagations*, p. 112.

d'opérer une sorte de révolution au sens étymologique du terme, par laquelle ce qui est à la fin serait la reprise, la transposition mais aussi sans doute la métamorphose de ce qui était au moins indiqué dans les commencements. Aussi le terme de « révolution » ne doit-il pas tromper : il ne désigne pas un retour de l'identique mais la réactualisation de possibilités originelles, perdues au cours du développement historique.

Ce double mouvement plus ou moins apparent de rétrospection et de prospection anime la pensée de Mallarmé, de Nietzsche et de Heidegger. Si l'on ne peut pas tenir à proprement parler ces trois penseurs pour les porte-parole d'une avant-garde ou d'une arrière-garde, leur méditation n'en reflète pas moins une caractéristique essentielle du romantisme et du postromantisme, dont Heidegger est sans doute la dernière figure éminente, tandis que Nietzsche a tenté de dépasser le romantisme, sans être vraiment parvenu à s'en affranchir. Mallarmé, Nietzsche et Heidegger ont par ailleurs en commun d'avoir été des théoriciens de l'art et surtout ils ont accordé à l'art une fonction primordiale dans le champ intellectuel et dans le champ social. Les formes esthétiques sont pour eux parmi les plus élevées où la pensée puisse trouver expression. Or le schème de la rétrospection, prospection est sous-jacent dans leur réflexion sur l'art, quoiqu'il ne soit pas toujours explicite. Même lorsque l'objet de Nietzsche et de Heidegger n'est pas directement esthétique, leur recours au schème de la rétrospection, prospection éclaire la tension fondamentale entre arrière-garde et avant-garde, qui structure l'espace esthétique et idéologique du romantisme au sens large.

Il y a là en effet une ambiguïté constitutive du romantisme. Georges Gusdorf rappelle à très juste titre les « sollicitations archaïsantes et nostalgiques de la pensée romantique »<sup>16</sup>, notamment dans sa fascination pour l'époque médiévale. D'une manière générale, l'idéologie romantique paraît à première vue nettement passéiste. On ne peut toutefois pas s'en tenir à cette vue sommaire car, comme Georges Gusdorf encore le souligne, le mouvement romantique marque aussi le surgissement d'un renouveau dans le domaine de l'art et de la pensée.

L'enthousiasme des initiateurs atteste qu'ils avaient conscience d'incarner une jeunesse de la vérité et de la beauté, comme un défi jeté à la face des tenants des valeurs instituées. Il s'agissait pour eux d'un grand commencement ; un précédent, garant des accomplissements à venir, marque non pas une régression, mais un progrès, car le Moyen Age retrouvé enrichit la mémoire de l'humanité, et lui permet d'aborder l'avenir avec un patrimoine élargi de significations. [...] La poésie dont ils rêvent n'est pas un jeu de mots, un jeu avec les mots ; elle est une poétique, ou une poiétique, une parole créatrice et initiatrice, dont l'ambition, de caractère orphique, serait de susciter un monde nouveau selon l'inspiration de valeurs plus fidèles à l'authentique vocation de l'homme.<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> Georges Gusdorf, *Le Romantisme*, Paris, Payot, 1993, vol. I, p. 113.

<sup>17</sup>*Ibid.*, p. 44-45.

L'intention profonde de cette attitude paraît être de remédier au déclin qui s'est produit dans l'histoire par rapport aux origines, non pas en revenant à l'origine, ce qui est de toute façon impossible, mais en revivifiant les potentialités contenues dans l'origine, de manière à en faire les germes d'une évolution nouvelle.

Ainsi se produirait dans l'histoire, avec l'avènement du romantisme, un retournement de tendance, l'inflexion d'une descente en une remontée. Le point d'inflexion serait la position charnière occupée par une avant-garde qui semble être en même temps une arrière-garde, puisqu'elle prétend pour sa reconstruction, non pas revenir à une histoire périmée, mais emprunter ses matériaux à ce qu'il y eut de meilleur à ses yeux dans les époques révolues. C'est l'idée même qu'illustre une citation de August Wilhelm Schlegel : la poésie moderne, selon lui, « se balance entre les souvenirs du passé et le pressentiment de l'avenir »<sup>18</sup>. Ce balancement se produit sur un pivot central, le moment actuel, qui, lui, n'a pas sa place dans la production poétique. Entre l'arrière et l'avant, le *rétro* et le *pro*, le présent s'absente.

Ce double mouvement simultané de rétrospection et de prospection s'incarne chez les trois auteurs dans des figures différentes. Mallarmé découvre dans les « anciennes et magnifiques intentions »<sup>19</sup> qui président à la messe et aux offices catholiques le « prototype de cérémonials »<sup>20</sup>, c'est-à-dire le modèle des représentations collectives auxquelles le poème doit donner lieu dans l'avenir selon lui. C'est dans le même esprit que Mallarmé évoque l'institution anglaise du *fellowship* à Oxford et Cambridge. Cette dernière s'enracine dans le passé, dans « un sol traditionnel introublé » et pourtant elle est aussi « comme qui dirait *en avance* », à l'image de l'architecture gothique qui l'abrite et qui s'élance « très droit délibérément en du futur »<sup>21</sup>. Cela ne signifie nullement que Mallarmé entende faire revivre le passé : « rien dorénavant, neuf, ne naîtra que de source »<sup>22</sup>. Une telle exigence de nouveauté exclut tout retour en arrière ou la pure et simple imitation de ce qui a déjà eu lieu. Comme le suggère la métaphore de la source, il s'agit bien pourtant de réinventer un avenir à partir d'une origine à retrouver, d'une origine toutefois plus intérieure qu'historique. « Oh ! que l'homme est la source qu'il cherche »<sup>23</sup>, écrit Mallarmé. Il reste qu'il découvre dans le passé les plus authentiques manifestations extérieures de cette puissance originaire en l'homme, qu'il accuse la société moderne et son art officiel de trahir.

---

<sup>18</sup> Cité par Georges Gusdorf in *Le Romantisme, op. cit.*, vol. I, p. 253.

<sup>19</sup> Stéphane Mallarmé, *De même* in *Divagations*, p. 294.

<sup>20</sup> Stéphane Mallarmé, *Catholicisme* in *Divagations*, p. 289.

<sup>21</sup> Stéphane Mallarmé, *Cloîtres* in *Divagations*, p. 300-301 (c'est Mallarmé qui souligne).

<sup>22</sup> Stéphane Mallarmé, *Catholicisme* in *Divagations*, p. 290.

<sup>23</sup> Stéphane Mallarmé, *Conflit* in *Divagations*, p. 101.

De là vient la fascination de Mallarmé pour Villiers de l'Isle-Adam, qui incarne l'homme du passé radicalement étranger à son temps. Pourtant Villiers n'est, selon Mallarmé, « nullement intempestif ». Loin d'être déplacé dans son époque, il vient au contraire à point nommé pour être non seulement « l'expression » d'un autre âge mais pour en « exalter le sens ». Ce décalage temporel, cette intrusion du passé dans le présent est nécessaire pour faire advenir l'essence du passé car aucune époque n'est capable de se comprendre vraiment elle-même. C'est pourquoi il faut des hommes comme Villiers, « projetés maints siècles au delà, stupéfaits, à témoigner ce qui, normal à l'instant même, vit tard magnifiquement par le regret, et trouvera dans l'exil de leur nostalgique esprit tourné vers le passé, sa vision pure. »<sup>24</sup> Dans une perspective typiquement platonicienne, toute connaissance vraie est au fond rétrospection, remémoration ou réminiscence. Si le langage de Mallarmé est celui d'une avant-garde, on peut se demander si sa pensée n'est pas fondamentalement celle d'une arrière-garde, et des plus archaïques, en prenant le terme dans son acception strictement étymologique.

De ce point de vue, la proximité avec Nietzsche est de nouveau frappante. Nietzsche se définit lui-même, dans un paradoxe fondé sur la réversibilité de la rétrospection et de la prospection, comme « un oiseau prophète et à qui il suffit de *regarder en arrière* pour raconter ce qui viendra »<sup>25</sup>. Son projet initial est d'inventer « une nouvelle forme de l'existence dont nous ne pouvons pressentir le contenu qu'à partir d'analogies tirées du monde grec » et qui constituerait « pour l'esprit allemand » un « retour aux sources de son être »<sup>26</sup>. Même si cette tendance s'atténue beaucoup par la suite, le jeune Nietzsche est nettement passéiste : « ce que nous attendons de l'avenir a une fois déjà été réalité — dans un passé qui a plus de deux mille ans »<sup>27</sup>. La projection vers l'avenir, on le voit, n'est ici qu'un masque derrière lequel se dissimule la tentation d'un retour en arrière.

La position initiale de Nietzsche évolue cependant très vite, à partir du grand tournant, presque progressiste, pourrait-on dire, que constitue *Humain, trop humain*. La rétrospection cesse alors d'être nostalgique. Elle devient méthode d'analyse en vue d'une prospection : « je suis le disciple d'époques plus anciennes, notamment de l'Antiquité grecque », [...] c'est seulement dans cette mesure que j'ai pu faire sur moi-même, comme fils du temps présent, des découvertes aussi inactuelles ». La tendance passéiste se transforme finalement en une approche perspectiviste : « je considère ce

---

<sup>24</sup> Stéphane Mallarmé, *Villiers de l'Isle-Adam* in *Divagations*, p. 119-120.

<sup>25</sup> Friedrich Nietzsche, *La Volonté de puissance*, trad. G. Bianquis, Paris, Gallimard, « Tel », 1995, vol. 1, p. 8.

<sup>26</sup> Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, § 19, *op. cit.*, p. 117-118.

<sup>27</sup> Friedrich Nietzsche, *Le Drame musical grec*, trad. J.-L. Backès, in *La Naissance de la tragédie*, *op. cit.*, p. 274.



siècle-ci avec les yeux d'un siècle lointain »<sup>28</sup>. Le but n'est toutefois plus seulement de connaître le présent à la lumière du passé mais « d'exercer une influence inactuelle, c'est-à-dire d'agir contre le temps, donc sur le temps, et, espérons-le, au bénéfice d'un temps à venir »<sup>29</sup>. On sent bien ici l'accent se déplacer assez nettement de l'arrière vers l'avant.

La position de Nietzsche n'en demeure pas moins foncièrement ambiguë. Certes, le philosophe voudrait faire entendre une voix qui viendrait de l'avenir, une voix purement anticipatrice : « nous autres progénitures prématurées du siècle à venir »<sup>30</sup>, « enfants de l'avenir »<sup>31</sup>. Il reste que Nietzsche se considère jusqu'au bout comme « l'héritier de toute noblesse d'esprit du passé », même si c'est pour préciser aussitôt : « mais héritier chargé d'obligations, en tant que le plus noble de tous les anciens nobles, mais le premier-né d'une aristocratie nouvelle, comme nulle époque n'en vit ni n'en rêva jamais de semblable : assumer tout ceci en son âme, assumer ce qu'il y a de plus ancien, de plus nouveau »<sup>32</sup>. On ne saurait exprimer de façon plus incisive l'exigence de faire coïncider l'avant-garde et l'arrière-garde. Le projet ne consiste pas à reproduire le passé mais à le dépasser, à conduire le passé au-delà de ce qu'il a produit. L'exigence reste toutefois perceptible d'un retour à de plus anciennes valeurs, même avec la volonté de les porter à leur paroxysme. Premier-né, nouveau-né, peut-être, mais héritier, sûrement.

L'arrière-garde qui voudrait se faire passer pour une avant-garde n'a plus qu'à invoquer sa puissance séminale : « Féconder le passé en engendrant l'avenir — tel est pour moi le sens du présent »<sup>33</sup>. En d'autres termes, le philosophe se réfère moins à un passé historique qu'à un passé interprété, un passé revu et corrigé à la lumière des siècles futurs. Une fois de plus, Nietzsche rejoint Mallarmé : « nous ne pourrions tirer quelque chose des Grecs que si nous sommes des créateurs »<sup>34</sup>. La simple répétition du passé serait stérile. Il serait vain de remettre au goût du jour des formes extérieures périmées. Il faut au contraire retrouver la puissance originaire qui leur a donné naissance pour la faire vivre dans des formes nouvelles. Mais suffit-il de donner à ce qui a eu lieu en arrière l'occasion d'une métamorphose, fût-elle radicale, pour se poser en héraut, voire en héros, de l'en-avant ?

---

<sup>28</sup> Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, § 337, *op. cit.*, p. 227.

<sup>29</sup> Friedrich Nietzsche, *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie* in *Considérations inactuelles* I et II, trad. P. Rusch, Paris, Gallimard, « Folio », 1992, p. 94.

<sup>30</sup> Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, § 343, *op. cit.*, p. 238.

<sup>31</sup> *Ibid.*, § 377, p. 285.

<sup>32</sup> *Ibid.*, § 337, p. 227-228.

<sup>33</sup> Friedrich Nietzsche, *La Volonté de puissance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 137.

<sup>34</sup> Friedrich Nietzsche, *La Volonté de puissance*, *op. cit.*, vol. 2, p. 395.

Cette question est soulevée de manière tout aussi cruciale par l'œuvre de Heidegger, où éclate souvent l'inspiration nietzschéenne, à commencer par la posture intempestive. « Tout questionner essentiel de la philosophie demeure nécessairement inactuel. Et ceci, ou bien parce que la philosophie se trouve jetée loin en avant de son propre aujourd'hui, ou bien encore parce qu'elle re-lie l'aujourd'hui à son "ayant-été" ancien et *originnaire* »<sup>35</sup>. Ce qui subsiste ici de disjonction dans l'alternative : prospection ou bien rétrospection s'efface ailleurs, dans une formule où la rétrospection est donnée comme la condition de la prospection : « Provenance [*Herkunft*], à qui va plus loin, demeure toujours avenir [*Zukunft*] »<sup>36</sup>. L'avancée la plus décisive suppose le recul le plus radical.

Cette attitude reflète fondamentalement le refus de la modernité. « C'est dans un retour authentique sur l'histoire que nous prenons nos distances par rapport au présent, et seul ce recul crée l'espace intermédiaire de l'élan nécessaire pour franchir d'un bond notre propre présent, c'est-à-dire pour le prendre comme tout présent mérite d'être pris : comme un présent à *dépasser* »<sup>37</sup>. Si le présent doit être surmonté, c'est qu'il est, comme chez Nietzsche, le résultat d'un déclin. Aussi le progrès comme simple mouvement du temps en avant vers l'avenir ne sera-t-il positif que s'il nous ramène aussi, d'un certain point de vue, en arrière, à ce qui fut autrefois, dans sa grandeur et sa gloire. Ce mouvement, encore une fois, n'implique pas la répétition de formes définitivement dépassées. Il aspire à la reprise, dans un ressaisissement originnaire, à la source même, de l'essence qui les a momentanément habitées.

Pas plus que Nietzsche et Mallarmé, Heidegger ne prône une pure et simple rétrogradation, un retour à ce qui fut, mais la possibilité toujours présente, fût-elle incessamment différée, de ressaisir l'origine à la source et de la refaire rejallir, ici et maintenant, dans un nouveau départ. Par un artifice dont on peut se demander s'il n'est pas plus poétique ou rhétorique que philosophique, Heidegger situe toutefois l'origine non pas dans le passé mais dans l'avenir.

Le commencement *est* encore. Il ne se trouve pas *derrière nous* comme ce qui a été il y a bien longtemps ; tout au contraire, il se tient *devant nous*. En tant que ce qu'il y a de plus grand, le commencement est passé d'avance au-dessus de tout ce qui allait venir, et ainsi déjà au-dessus de nous-mêmes, pour aller loin au-devant. Le

---

<sup>35</sup> Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, trad. G. Kahn, Paris, Gallimard, « Tel », 1987, p. 20.

<sup>36</sup> Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, trad. F. Fédier, Paris, Gallimard, « Tel », 1999, p. 95, cité et retraduit par Jean Beaufret in *Dialogue avec Heidegger IV*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, p. 49.

<sup>37</sup> Martin Heidegger, cours sur Platon du semestre d'hiver 1931-1932, cité par Rüdiger Safranski in *Heidegger et son temps* (1<sup>ère</sup> édition : Paris, Grasset et Fasquelle, 1996), trad. I. Kalinowski, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche, « Biblio essais », 2000, p. 307.

commencement est allé faire irruption dans notre avenir : il s’y tient comme la lointaine injonction à nous adressée d’en rejoindre à nouveau la grandeur »<sup>38</sup>.

Ce lyrisme de la prospection ne doit toutefois pas faire oublier son association intime avec la rétrospection. « Comme l’avenir lui-même repose encore et s’attarde dans son initialité [sa possibilité de commencer à tout moment], le pressentiment de ce qui vient est en même temps une pensée du futur et une mémoire de l’antérieur »<sup>39</sup>. L’avenir authentique de l’homme peut à chaque instant prendre le départ mais si alors le cours du temps continue de se poursuivre forcément vers l’avant, celui de la pensée, si ce n’est des événements, se dirige vers un horizon qui se trouve en arrière.

L’équivalence de l’avant-garde et de l’arrière-garde, de la prospection et de la rétrospection, n’est pas restée sans conséquences historiques. Ce geste qui consiste à puiser dans le passé pour tenter de penser et de faire surgir un avenir radieux se retrouve en politique dans le mouvement allemand de la « Révolution conservatrice » ou « conservatrice »<sup>40</sup>. Ernst Jünger définit parfaitement le trait fondamental de ce mouvement. « La différence entre Réaction et Révolution s’efface ici, d’étrange façon ; surgissent des théories dans lesquelles on identifie de façon déconcertante les concepts de “Conservateur” et de “Révolutionnaire” »<sup>41</sup>. Le mimétisme simiesque des nazis nous en fournit une version parodique dans la bouche de Hitler soi-même : « Je suis le révolutionnaire le plus conservateur du monde »<sup>42</sup>. Tout projet de changer le monde, aussi sinistre fût-il, tient à revendiquer sa visée révolutionnaire.

De Mallarmé à Hitler, en passant par Nietzsche et Heidegger, il peut sembler y avoir une continuité troublante, mais, comme le souligne Georges Gusdorf, on ne doit pas confondre une idée avec sa caricature ou sa parodie :

---

<sup>38</sup> Martin Heidegger, « Discours de rectorat » in *Écrits politiques 1933-1966*, trad. F. Fédier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1995, p. 103 (c’est Heidegger qui souligne).

<sup>39</sup> Martin Heidegger, *Approche de Hölderlin*, trad. M. Deguy et F. Fédier, Paris, Gallimard, « Tel », 2001, p. 72.

<sup>40</sup> François Fédier préfère cette forme de l’adjectif, directement calquée sur l’original allemand « *konservative Revolution* », pour des raisons qu’il expose dans sa préface à Martin Heidegger, *Écrits politiques, op.cit.*, p. 31-32. F. Fédier se réfère à l’historien Armin Mohler (*La Révolution conservatrice en Allemagne 1918-1932*) pour affirmer que « le “national-socialisme” aura été à la fois le déversoir et la caricature du mouvement complexe de la “révolution conservatrice” » (*ibid.*, p. 17).

<sup>41</sup> Ernst Jünger, *Der Arbeiter*, § 71, cité et trad. par Jean-Pierre Faye in *Le Piège. La philosophie heideggerienne et le nazisme*, Paris, Balland, 1994, p. 141.

<sup>42</sup> Adolf Hitler, *Völkischer Beobachter*, 6 juillet 1936, cité par Jean-Pierre Faye in *Le Piège, op.cit.*, p. 143.

Les survivances du romantisme, pour le meilleur et pour le pire, ne cessent de se manifester dans l'histoire de l'Allemagne moderne ; elles éclatent dans l'idéologie du national-socialisme, qui reprend et orchestre d'une manière démoniaque certains thèmes de ce totalitarisme populaire et vitaliste proposé par les théoriciens romantiques.<sup>43</sup>

Il peut être risqué de renoncer aux vertus critiques de l'inactualité. Ce que Heidegger a lui-même qualifié de « déraillement », son adhésion au nazisme, n'est qu'un exemple, certes singulièrement consternant, des défigurations auxquelles paraît devoir s'exposer fatalement la pensée lorsqu'elle s'aventure dans l'action politique. Mallarmé et Nietzsche, pour leur part, se sont contentés de se livrer au double jeu théorique de la rétrospection et de la prospection comme condition d'une réserve ou d'une réticence, enracinée dans une absence, ni d'avant-garde ni d'arrière-garde mais, purement et simplement, intempestive.

---

<sup>43</sup> Georges Gusdorf, *Le Romantisme, op. cit.*, vol. I, p. 90.